

Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **5 (1870)**

Heft 5

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Nutzungsbedingungen

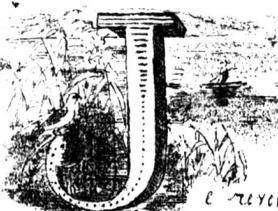
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Un début d'ornithologue.

Je revenais, à l'heure de midi, de battre les roseaux qui s'étendent du Petit-Cortaillod au moulin de Beraix. C'était un beau jour du mois de mai. L'ourrage aurait été rude; ma perche, longue de 20 pieds, s'était brisée et avait bien des centaines de fois dans les touffes épaisse de roseaux, et j'aurais rié sans me lasser, après chaque batteuse, l'eau que deux touras bramauls tout ruisselants versaient dans ma boquette. Cependant je ne sentais point la fatigue: alerte et joyeux, comme on l'est à quinze ans, je côtoyais la rive, faisant glisser rapidement mon petit bateau, à l'aide d'une seule rame. C'est que j'aurais fait bonne pêche, une pêche brillante; dans mon réservoir nageaient pèle-mêle, bon nombre de perches de toute taille, une douzaine de brochets de 3 à 5 livres, tous bien noueris, gros et courts, qui faisaient plaisir à voir; et puis, à côté du poisson noble, on voyait aussi quelques platelles aux yeux rouges, quelques bièmés (corrompus) aux larges écailles que je ne rejette pas au lac parce qu'elles font plaisir aux voisins. — Je rentrais donc à la cloche du dîner, et je pensais avec satisfaction au plaisir qui aurait mon père en me voyant arriver, chargé de butin, comme lui dans son bon temps, lorsque doudain je retins ma rame pour écouter un singulier qui parlait d'un fourré de roseaux. C'était bien le chant de la fauvette, petite égarée si commune à cette saison; c'était la même mélodie, les mêmes interruptions, les mêmes cris d'appel: mais quel timbre de voix! quelle puissance extraordinaire! quels sons stridents parfois comparables aux grincements d'une scie. Un larynx de fauvette ordinaire était incapable de tels efforts; ce devait être un oiseau à moi inconnu qui s'était abattu depuis la nuit dans cet endroit.... mais le passage printanier des oiseaux était fini depuis longtemps; tous avaient leur nid, beaucoup avaient déjà leurs œufs, leurs petits même. — Il y avait donc là un mystère qu'il fallait absolument élucider, mais la crainte de manquer une occasion peut-être unique dans ma vie me dominait la fièvre. Je n'aurais qu'une idée, m'emparer de cet oiseau. Pour l'arcir, j'aurais marché dans le feu, j'aurais nagi dans l'eau froide, j'aurais fait mille folies. Ceux-là seuls, qui ont le faisacré de l'histoire naturelle, me comprendront.

Mon parti fut bientôt pris: j'abordai doucement, et sans m'inquiéter davantage de mon poisson, de mes filets, je gagnai à la course l'escalier ardu qui conduit au village. Pour éviter les détours, je franchis murailles et haies, et, culbutant tout dans les corridors, je tombai à peu près comme un obus, dans la chambre où l'on dinait. Tout essoufflé, ruisselant de sueur, je pus à peine articuler: « Papa, viens vite au Bugnon. » (c'est le nom du quartier de Saignes qui domine cette partie du lac) En même temps, je décrochais de la muraille un antique fusil double, long et à petit calibre, rentré dans le pays; je le chargeai de menu plomb et je redescendis à toutes jambes. Mon coeur battit d'une joyeuse émotion lorsque j'entendis encore la voix retentissante de mon oiseau qui n'avait pas bougé de la place. Bientôt je ris sur le sentier des signes déboucher mon père, tenant encore sa serpillière à la main et accourant aussi vite que le lui permettaient les années: il écouta une déconse



La Rousserole.

Silvia tundoides.

Marie Farre autogr.
d'après Haumann.

puis me dit avec une indifférence mal déguisée : C'est un bec fin rousserole, un oiseau rare chez nous ; on le tirera plus tard, riens d'abord dîner. Ces mots de rousserole, oiseau rare, étaient à peine prononcés que je me dérالais en bas des rigues ; mais les précautions que je pris pour m'approcher de la touffe dans laquelle se tenait le chasseur furent superflues : il ne s'interrrompit pas un instant, de sorte que je fus sans inconvenient me tenir tout droit sur la jetée en pierre qui protégeait les rigues. Hélas ! impossible de l'apercevoir, caché qu'il était parmi les joncs ; nulle part le long du lac n'existe pareil fourré de plantes aquatiques. Les heures se passèrent, d'abord je fus maître de moi, mais bientôt l'impatience me gigna ; je cherchai à faire voler l'oiseau en l'effrayant de la voix ; puis, sans succès également, je brandis aux pierres, aux mottes de terre, aux échafauds ; j'envoyai à la tête tout ce qui me tomba sous la main ! Le seul résultat que j'obtins, fut son silence momentané, un léger changement de place trahi par le frémissement d'un roseau ; rien de plus....

J'étais désespéré ! – Enfin le soir me surprit ; l'oiseau se tut et je repais tristement le chemin de la maison. Je ne pus manger ; la nuit, je dormis mal, j'étais agité de rêves périlleux ; il me semblait voir, à trente pas, ma rousserole grimper lentement le long d'un roseau ; je l'ajustais, mais au moment de serrer la détente, je me réveillais en sursaut, haletant d'émotion et tout étonné de ne pas entendre éclater le coup de mon arme.

Le jour vint pourtant, et, bien avant le soleil, je m'approchais du rivage avec crainte & tremblement. Tout y était tranquille ; seule, la légère brise du matin faisait trembler les longues feuilles des roseaux et ridait à peine la surface du lac. Mais, dès que le soleil teignit les hauteurs de ses premiers rayons, tout le peuple aile des roseaux et des collines se réveilla et salua le retour de la lumière et de la chaleur. Dans ce concert, une voix dominait toutes les autres ; c'était celle de ma rousserole qui semblait me porter un défi.

Jusque vers dix heures, ce fut la même histoire que la veille, tous les moyens que j'employai pour engager mon oiseau à se montrer restèrent vaincus. Mais, tout à coup, un des plus grands roseaux s'inclina, en même temps que le chant de la rousserole devenait plus distinct : plus de doute, elle s'approchait du sommet de la plante ; j'allais la voir apparaître. Un instant, j'aperçus un bec long et grêle, un profil d'oiseau ; sans réfléchir à ce que je faisais, je tirai, au jugé, le coup droit de mon fusil.

La fumée dissipée je dévorai avidement des yeux la place où j'avais tiré. L'oiseau n'avait pas pris le稩, seules deux ou trois tiges avaient été brisées par le plomb et se balançaient tristement. – Je courus à ma loge, mais trouvant mon ongle qui portait avec son domestique pour la pêche, je sautai dans son bac et nous nous approchâmes du théâtre de l'action. Nous n'en étions pas encore à trente pas que déjà j'aurais découvert ma bête, une aile pendante, et accroupie à quelques pouces au-dessus de l'eau ; j'aimai sincèrement mon fusil et je lui envoyai le coup qui me restait. La passion s'en mêlant, j'ajustai mal ; le plomb frappa je ne sais où, le fait est que je ne renis plus rien.

Plors sans attendre d'en être plus près, sans écouter personne, sans avoir l'esprit de me déshabiller, au moins en partie je m'élançai à l'eau à la poursuite de mon oiseau blessé. – Nager avec ses habits, ses souliers n'est pas chose facile et j'en fis l'expérience ; ce ne fut qu'à grand peine que je réussis à pénétrer dans les roseaux et à y prendre pied : le terrain argileux, semé de crevasses profondes pour y disparaître et de racines entrelacées, ne contribuait pas à accélérer ma course ; et puis, je cherchais un petit oiseau dans une véritable forêt nage, où à quatre pas de moi je n'aurais pas pu voir une autre chose ! Longtemps j'écartai peu

démêlent les liens aquatiques serrés les uns contre les autres ; longtemps je m'avangai, retenant ma respiration, hilas ! rien, toujours rien ! ... Je n'en pourrais plus et les larmes ruisselaient sur mes joues Je me reprochais ma précipitation, mon énorme impatience, alors seulement je compris que j'aurais agi comme un étourdi, comme un insensé Atteinte, furieux contre moi-même, je me laissai tomber sur un de ces amas de joncs secs que les vents d'hiver rassemblent et roulent sur la grève. Là, j'entendis la voix de mon père qui me traitait du haut des rigues : « As-tu l'oiseau ? » — « Non, je ne l'ai pas », répondis-je d'une voix malouée. — C'est pour cela que tu as failli te noyer, malheureux garçon.

Soudain je me relevai, la tête traversée par une de ces idées rapides comme l'éclair, par un de ces conseils infaillibles qui n'arrivent que dans les grands moments de la vie. « Il est là, me dis-je et je me mis avec confiance à soulever ces morceaux de débris sur l'un desquels je m'étais jeté plein de découragement. Au bout de cinq minutes je poussais un cri de triomphe. Je tenais la rousserole, je l'avais dans mes mains, et sans tarder davantage je lui tordais le cou avec un bonheur que mes doigts taillonnent de cruauté, mais qui excuseait bien la passion d'un jeune ornithologue qui vient de tirer un sujet rare.

Aujourd'hui la rousserole figure dans la collection d'oiseaux de mon père ; c'est un superbe exemplaire qui fait très bien, perché sur un roseau sec au milieu des autres oiseaux de sa famille. Jamais je n'entre dans la salle sans passer près de l'armoire de la rousserole et sans me souvenir avec émotion de mon aventure d'enfance.

La rousserole ou grande effraie est le plus grand de tout le genre des becs-fins ; par sa taille il se rapproche de la grive musicienne, d'où son nom de *Sylvia turdoides*. Son plumage est simple comme celui de presque tous ses congénères ; le dos est brun roussâtre, le ventre gris ; les jambes sont longues et fortes ; le bec énorme ; la queue est large et disposée en éventail. Elle ne diffère de la fauvette des roseaux ou petite effraie que par la taille beaucoup plus forte et par son chant remarquablement puissant. Sa patrie est la Hollande où elle niche dans les roseaux et les joncs des marais ; son nid est disposé avec le même art que celui de notre petite fauvette des bords du lac.

Paul Vouga étudie



Les abris pour les petits oiseaux.

A la Rédaction du *Rameau de Sapin*.

Allowez-moi de permettre d'ajouter quelques lignes à l'article sur les nids artificiels contenu dans votre N° de Mars. Je crois que le meilleur moyen de procurer des abris à tous les petits oiseaux, qui nichent dans les trous d'arbres ou de murs, serait de créer des trous artificiels partout où il y a des murs dans les campagnes. Il suffirait à cet effet d'enlever au mur, à une dizaine de pieds d'élévation ou même moins, suivant les circonstances, et si bon n'a pas à craindre la main des dénicheurs, un moellon, et d'agrandir un peu la cavité qu'il laisse vide, pour la refermer ensuite au moyen d'une brique ou d'une tuile posée de champ, et en ne laissant libre qu'une ouverture, juste assez grande pour permettre à l'oiseau d'entrer et de sortir facilement. Le premier maçon venu installerait facilement en une journée un certain nombre de ces abris, sans rien ôter à la solidité du mur ; quelques briques et un peu de ciment ne sont d'ailleurs pas une dépense folle.

Ces nids, aussi naturels que possible, pourraient être placés en maints endroits dans lesquels on ne peut en placer d'autres, faute d'arbres suffisamment forts pour les porter, ou de coins convenablement abrités du vent, ainsi les vignes, beaucoup de jardins &c. En outre, ils seraient, à coup sûr, beaucoup plus durables que les nids artificiels ordinaires, et, la pluie ne pouvant pas s'y introduire aussi facilement, ils seraient et plus secs et plus chauds, car les nids en terre cuite, entre autres, ont l'inconvénient d'être froids. Enfin les chats, ou autres carnassiers, ne pourraient jamais y parvenir. C'est donc là, à mon avis, un essai qui vaut la peine d'être tenté, et c'est, pour ma part, ce que je vais faire sur les quelques murs qui sont à ma disposition.

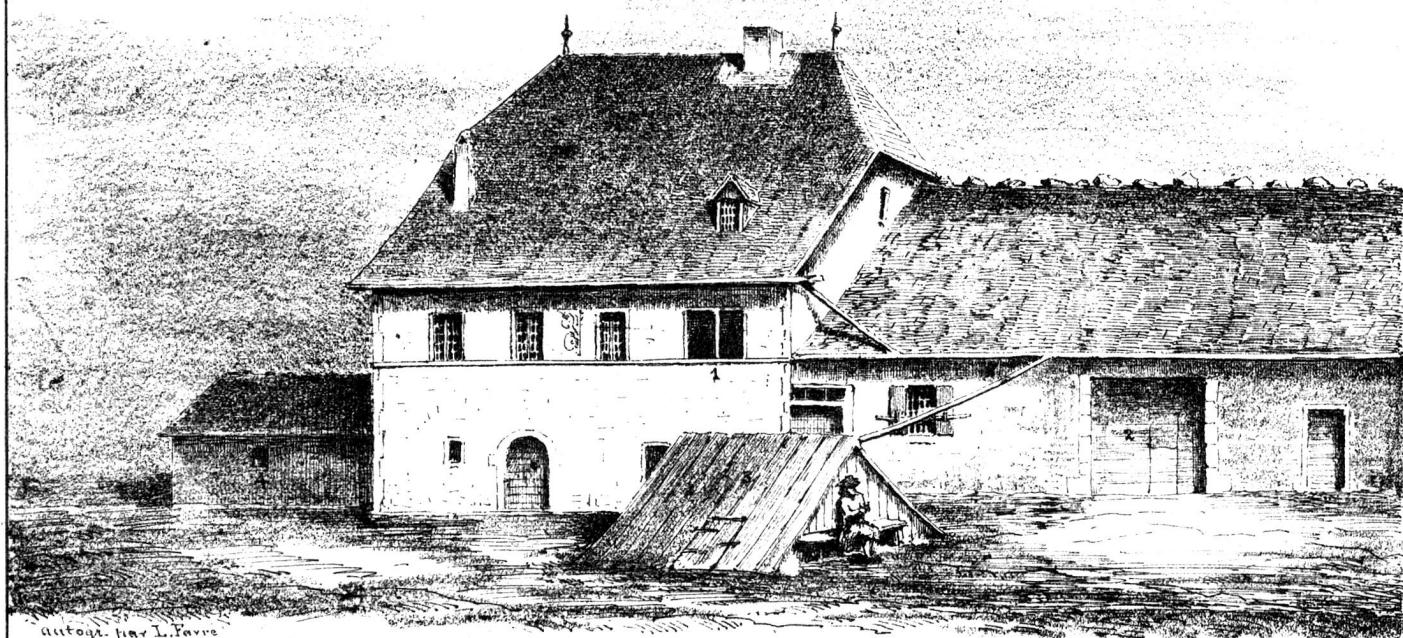
Une précaution essentielle à observer, lorsqu'on place un nid artificiel, de quelque nature qu'il soit d'ailleurs, c'est de n'en tourner l'orifice ni au Nord, ni au couchant, car c'est de la saison le vent froid (chez nous le Noroît) et la pluie, deux choses que les oiseaux n'aiment ni pour eux-mêmes ni

pour leurs petits. Enfin il faut avoir soin de nettoyer les nids chaque printemps, et d'en sortir les débris humides qui peuvent s'y trouver. Les oiseaux aiment le sec avant tout.

Puisque je tiens la plume, je veux adresser un mot aux agriculteurs. Pourquoi les haies disparaissent-elles de plus en plus chez nous ? c'est là un grand mal ; les haies sont dans les champs et dans les prés le seul abri possible pour les petits oiseaux, et en les extirpant on ôte à ces utiles auxiliaires de l'homme toute possibilité de nicher au milieu des cultures. Or, il est amplement prouvé que les petits insectivores qui abrite une haie conservent au cultivateur plus de graine ou de fruit que ne peut lui en faire perdre l'ombre légère que la haie projette sur son champ ; couper les haies qui le bordent c'est y semer des insectes. On devrait au contraire, dans tous ces endroits perdus de la campagne, impropre à l'agriculture — hordes des chemins, talus, fossés &c. — planter des ronces et des épinettes qui offrent au petit oiseau un berceau pour sa famille, un abri contre l'épervier et une branche pour chanter.

Avril 1870.

• Oxxxxxx



autogr. par L. Favre
d'après un dessin fait en 1833
par M. Camille Benoît.

Maison du Major Benoît, aux Ponts.

1. Chambre de travail. — 2. La Grange. — 3. La citerne couverte avec un banc exposé au couchant.
4. Maisonnée près de laquelle deux enfants du Major jouaient, un jour, avec un jeune loup.

Nous nous empressons de rectifier une erreur commise dans le N° de février, et qui nous a valu des communications aussi aimables qu'intéressantes de la part de M. Camille Benoît, l'un des descendants de la famille dont nous avions dit quelques mots, et de M^r Chapuis, pharmacien aux Ponts. La maison, que nous avions donnée pour celle du Major Benoît, était celle de son fils le Capitaine Louis Benoît, auquel on doit la belle collection de plantes peintes. C'est à ce dernier que se rapporte ce que nous avons dit du Major.

L'habitation dont nous donnons le dessin existe encore au bas du village des Ponts, vis-à-vis de l'Hôtel du Perle, et se distingue par son architecture particulière et par les deux pointes de métal s'élevant sur le toit aux extrémités du faîte. Elle date du siècle passé et a été construite par la famille de Sandoz-Travers. La petite maison à droite, où est la grange a été démolie vers 1835, elle formait une dépendance de la grande. Le banc adossé à la citerne était la place favorite du Major, et bien des personnes se rappellent l'avoir vu fumer sa pipe, assis en compagnie de quelque voisin. On sait que cet homme remarquable a vécu près d'un siècle ; nous avons vu un dessin de la bergeronnette jaune, qu'il a peint à l'âge de 92 ans, et qui accuse une main ferme et sûre.

La Rédaction.

M^r G. Clerc nous écrit, au nom de la Section de Corcelles, pour annoncer que la Commune de Corcelles et Cormondrèche a consenti à voter l'inviolabilité de cinq blocs erratiques remarquables situés sur son territoire ; elle étendra même cette mesure à tous ceux qu'on lui désignera comme présentant un intérêt scientifique. Bien que 45 blocs aient déjà disparu, nous apprenons avec joie les mesures prises pour en conserver quelques-uns.